



AU CONFINE- MENT DU MONDE

Le 14 mars 2020, Emily et Taylor ont quitté Anchorage pour parcourir des centaines de kilomètres à ski à travers les montagnes Wrangell, à l'est de l'Alaska. À leur retour, le monde avait basculé.

Texte et photo
Emily Sullivan

115



Nous avons passé des mois à préparer cette aventure et des années à acquérir les compétences nécessaires pour la mener à bien. Lorsque nous sommes parties, les États-Unis n'avaient pas encore sombré dans la crise du coronavirus. Nous en entendions parler sans trop savoir ce qu'il en était vraiment.

Quelques jours avant notre départ, lors d'un dîner entre amis, j'avais lu sur les réseaux sociaux que l'Italie était entrée en confinement. J'avais plaisanté sur le fait d'avoir acheté ma maison deux semaines trop tôt pour pouvoir profiter de la baisse des taux d'intérêt à venir. Nous avons ri en spéculant sur les investissements stratégiques à faire. Ça me gêne de le dire aujourd'hui, mais le problème nous semblait mineur. Il ne nous concernait pas. Soyons honnêtes, nous ne pensions qu'à nos petites personnes.

Arrivées à McCarthy, nous avons rejoint dix autres participants au départ de l'Alaska Mountain Wilderness Ski Classic. Créée dans les années 1980, cette course est réputée pour être aussi rude que les paysages qu'elle traverse. Aucun circuit n'est tracé. Il n'y a qu'un point de départ et une ligne d'arrivée à



atteindre sans assistance. Les parcours varient ainsi de 200 à 320 kilomètres. Selon l'itinéraire choisi, les participants peuvent grimper des pentes à 70 degrés et traverser le plus long glacier d'Amérique du Nord. Ils peuvent aussi décider d'éviter les hautes altitudes mais devront dans ce cas skier 100 kilomètres de plus. Le tout dans un environnement sauvage où naviguer peut s'avérer très compliqué.

Taylor et moi avons opté pour un itinéraire technique à la mesure de nos capacités, avec de nombreux glaciers, un bon paquet de moraines et un col à 2500 mètres. En tant que seule équipe entièrement féminine, nous ressentions une certaine pression, au-delà des dangers naturels de la course.

Durant une semaine, nous avons skié de 30 à 50 kilomètres par jour. Nous avons traversé des champs de crevasses, assisté à des avalanches éloignées de quelques centaines de mètres seulement, été prises dans une tempête à 2200 mètres d'altitude et passé des nuits sous 0 °C dans des sacs de couchage inadaptés. Nous avons franchi des rivières glacées alors que la nuit tombait, nous effondrant en larmes une fois parvenues sur la rive opposée, les pieds complètement engourdis par le froid. Nous étions en « mode survie ».



Nous avons aussi vécu des moments incroyables. De solitude, de paix et de sérénité. L'immensité des paysages nous a laissé sans voix plus d'une fois. Un matin, après des heures passées dans le whiteout, les nuages se sont dissipés, nous laissant finalement nous élancer à travers un magnifique glacier. Les flocons de neige s'envolaient sur notre passage et scintillaient au soleil. Tout autour s'élevaient de gigantesques sommets. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.

Le soir, nous recevions des messages encourageants de nos amis sur le téléphone satellite. Certains d'entre eux faisaient de vagues allusions à la catastrophe planétaire qui se jouait en notre absence, mais nous n'y prêtions pas vraiment attention. Le cinquième jour, c'est une autre information qui nous a inquiétés : « Ne montez pas sur Noyes. Danger d'avalanche très élevé. Ensevelissement complet aujourd'hui, tout le monde va bien. Prenez la route de Nabesna <3 »

Nous étions sonnées. Un de nos amis, qui avait environ un jour d'avance sur nous, faisait partie du groupe. Nous avons appris plus tard qu'il avait passé cinq minutes pris au piège, à plus d'un mètre sous la surface. Il pouvait sentir le poids de ses coéquipiers sur la neige, qui risquaient de l'étouffer à chaque seconde en tentant de le sauver. « Pas mes jambes, ma tête ! » hurlait-il intérieurement en sentant les pelles sur son corps. Il s'en est sorti indemne, miraculeusement. Nous pensions que rien de pire ne pouvait arriver. C'était sans compter sur ce qui nous attendait à la maison.

**Nous avons
traversé
des champs
de crevasses,
assisté à des
avalanches,
été prises dans
une tempête
à 2200 mètres
d'altitude et
passé des nuits
sous 0 °C.**



Lors de notre dernière soirée, d'étranges nouvelles sont arrivées. La saison d'escalade au Denali était annulée et 95% du personnel du restaurant que gère l'une de mes amies avaient été licenciés, l'établissement devant se limiter aux plats à emporter. « Mais qu'est-ce qu'il se passe, là-bas ? » Nous avons vécu une dernière nuit à l'écart du monde, dans un état de naïve béatitude, à célébrer la quasi-réussite de notre aventure.

Je n'oublierai jamais ce dernier jour. Nous avons skié pendant treize heures sous le soleil. Je jouais avec mes traces dans la neige, mes meilleures playlists dans les oreilles. J'avais des papillons dans le ventre, le cœur rempli d'amour pour Taylor et de fierté pour ce que nous venions d'accomplir. Une fois à Nabesna, nous avons retrouvé notre ami Eric alors qu'il franchissait la ligne d'arrivée. Il était seul depuis quatre jours. Il a terminé affamé et épuisé, mais comblé comme jamais. Toutes les émotions traversées pendant cette aventure nous submergeaient : la vulnérabilité, la peur, le stress, la douleur, la force et la joie. Ce n'est que quelques jours plus tard, au matin de mon 32^e anniversaire, que le monde s'est écroulé.

« J'espère que la *Classic* s'est bien passée. Préparez-vous à un choc en rentrant. »



**Que vaut un
rêve réalisé
pendant une
crise mondiale ?
Je ne peux pas
m'empêcher
de me demander
si tout
cela compte
vraiment.**

Le mot « choc » était bien choisi. À notre départ, sept jours plus tôt, on privilégiait les coups de coude aux embrassades et les grandes conférences étaient annulées. Les universités avaient prolongé les vacances de printemps, mais la vie suivait son cours.

Dans ce nouveau monde, ma petite sœur avait fui son appartement new-yorkais parce que sa colocataire refusait de se plier à la quarantaine. Quand elle m'a dit qu'elle n'avait touché personne depuis une semaine, j'ai compris l'ampleur de la situation. D'un coup, j'ai assimilé que je ne pourrai plus embrasser mes amis, ni même aller chez eux.

Mis à part ceux de première nécessité, tous les commerces et entreprises avaient fermé. Ma famille m'a appris sur FaceTime comment me protéger à l'épicerie ou sur les sentiers autour de chez moi. Ils m'ont même donné des techniques pour recevoir mon courrier en toute sécurité. Ma sœur notait le nombre de cas recensés quotidiennement à New York depuis le 16 mars. En six jours, ils étaient passés de 850 à 16 900. La crise était réelle.

C'est là que j'ai commencé à tout remettre en question. Que vaut un rêve réalisé pendant une crise mondiale ? L'accomplissement n'a pas disparu, biensûr, mais je ne peux pas m'empêcher de me demander si tout cela compte vraiment. Cette aventure représentait tout pour nous.



C'était un objectif personnel. Notre esprit était concentré une seule et unique chose : traverser les Wrangell, rapidement et en toute sécurité. Perdues dans la nature, tout était une épreuve. Une rimaye à gauche, un couloir d'avalanche à droite. Le temps est-il assez clair pour lever le camp ? Est-ce de la glace bleue ou un pont de neige prêt à s'effondrer ? La jambe de Taylor vient de passer à travers. Comment allons-nous sortir de là ?

Maintenant que je suis rentrée chez moi, les montagnes d'Alaska ne me semblent plus si hostiles que ça. Là-bas, il suffit d'avancer pour rester debout. Ici, des millions de vies sont en jeu. Comme le répète Taylor, « il ne s'agit pas de toi ou de moi, mais de nous tous ». Alors même si je veux retourner en montagne au plus vite, je me contente de me replonger dans mes souvenirs, ou d'imaginer des projets pour l'avenir. Dans un monde où on me dit de laver mes vêtements dès que je rentre de l'épicerie et de ne pas me toucher le visage après avoir relevé mon courrier, éviter les crevasses est un jeu d'enfant, finalement. ●

